évangéliques l'enseignement de la philoso-phie et de la théologie, et devint visiteur de sa compagnie à Malabar et à Goa. On a de lui une Relation des missions à Malabar (Rome

BAR

BARRETO (Jean-François), diplomate por-tugais du XVII siècle. Il fit partie de l'ambas-sade portugaise à la cour de France, et en écrivit la relation. On a aussi de lui diffé-rents écrits: Traité d'orthographe portugaise; Bibliotheca lusitana, une traduction portu-gaise de l'Enéide, etc.

gaise de l'Enéide, etc.

BARRETO DE RESENDE (Pedro), statisticien portugais, mort à Lisbonne en 1651. S'étant rendu dans l'Inde en 1629, avec le viceroi dom Miguel de Noronha, il s'établit à Goa, et là, il rassembla tous les documents statistiques et autres qu'il put trouver sur les Indes portugaises. Il a réuni le résultat de ces intéressantes recherches sous le titre de Breue tratado ov epilogo de todos os vizorreys que tem havido no Estado da India, etc. (1635). Cet ouvrage précieux n'a jamais été imprimé. La Bibliothèque impériale en possède un manuscrit, qu'on croît être le manuscrit original.

BARRETON s. m. (ba-re-ton — dim. de barre). Techn. Petite barre.

BARRETONE s. f. (ba-re-to-ne — rad. barrette). Bonnet de cérémonie du grand maître de Malte.

maître de Maîte.

BARRETT (J.-J. DE), littérateur, né à Condom en 1717, d'une famille qui avait suivi le roi Jacques dans son exil, mort en 1792. Il fut, depuis 1762, professeur, puis inspecteur général des études à l'école militaire. Il a traduit divers ouvrages de Cicéron, l'Histoire de Florence de Machiavel et les Œuures de Tacite.

BARRETT (George-Henri), le plus habile acteur comique des Etats-Unis, né à Exeter (Angleterre) en 1794, mort en septembre 1860, passa très-jeune en Amérique, et fut sans rival sur la scène, pendant une carrière de plus de cinquante années. Il eut longtemps la direction des théâtres de Bowery et de Broadway, à New-York.

way, a New-York.

BARRETT (George), aquarelliste anglais contemporain, a pris part, depuis trente ans environ, aux expositions de la Société des peintres à l'aquarelle, dont il est membre. Ses ouvrages sont très-goûtés en Angleterre. Parmi ceux qui figuraient à l'exposition universelle de 1862, nous citerons: un Coucher de soleil; Refuge pendant la chaleur, le matin, le soir; Attelage de chevaux (soleil levant).

BARRETTADE S. f. (ba-rè-ta-de — rad. barrette). Autref. Coup de chapeau, bonnetade, salut obséquieux: On luy attifroit des salueurs qui luy faisoient des grandes révérences et BARRETTADES. (Desperriers.)

rences et BARRETTADES. (Desperriers.)

BARRETTE S. f. (ba-rè-te — Ce nom qui désigne une coiflure, principalement portée au moyen âge, est d'origine celtique — en écoss. bairead, bioraide, en irland. bairead, signifient un bonnet, un chapeau, un casque, une coiflure en général. Le terme celtique s'est transformé dans la basse latinité en birretum, qui, à son tour, a donné naissance à notre birrette, berret, béret; à la baretta du provengal; à la berretta de l'italien, et à la birretta de l'espagnol). Sorte de petit bonnet plat : La barretta de l'etalein, et à la birretta de l'espagnol). Sorte de petit bonnet plat : La barrette fut chez les Romains la marque de la liberté. (Mézeray.) Vous avez fait mention de ma barrette chargée de petits saints. (Fén.) Je parle... à mon chapeau. — Et moi je pourrais bien parler à ta barrette. (Mol.)

Le texte de Molière, ainsi complété, montre

moi je pourrais bien parler à la BARRETTE. (Mol.)

Le texte de Molière, ainsi complété, montre bien qu'il n'y a ici qu'un jeu de mots, et nullement la locution introduite par l'Académie et religieusement acceptée par les lexicographes. D'après elle et d'après eux, parler à la barreite de quelqu'un, ce serait lui parler hardiment, le traiter sans ménagement. Comme l'Académie savait que cela ne se dit pas, elle en a conclu que cela ne se dit plus: « Cette phrase a vieilli, » dit-elle; la vérité est qu'elle n'a jamais existé, avec ce sens, que dans les dictionnaires.

— Bonnet noir à trois ou quatre cornes, que portent les ecclésiastiques. Il Sorte de bonnet rouge quadrangulaire, que portent les cardinaux: La BARRETTE de cardinal. Il Dignité de cardinal: Il a reçu, il a refusé la BARRETTE. Tandis que le légat était confiné à Macao, le pape lui envoyait la BARRETTE. (Volt.)

(Volt.)

BARRETTE s. f. (ba-rè-te — dim. de barre).

Techn. Pivot qui occupe le centre du barillet d'une montre. Il Rayon d'une roue de montre. Il Petite pièce dans laquelle on fait mouvoir l'axe d'une roue de montre, et qui est, à cet effet, fixée dans la platine. Il Lame dont on double, à l'intérieur, une tabatière. Il Sorte de broderie: C'est avec les points de BARRETTE que s'exécute ce qu'on appelle le crochet à jour. (Belèze.)

BARREUR adj. et s. m. (ba-reur — rad. barrer). Vénor. Se dit d'un chien dressé à barrer le chemin au gibier, particulièrement au chevreuil: Un chien barreur. Un barreur.

BARREUR s. m. (ba-reur — rad. barre.) Navig. Celui qui tient la barre du gouvernail d'une petite embarcation.

BARREY (Claude-Antoine), médecin fran-çais, né à Besançon en 1771, mort en 1837. Il abandonna l'état ecclésiastique, qu'il avait

embrassé en 1792, pour se livrer à l'étude de la médecine, puis il alla pratiquer son art dans sa ville natale. Barrey fut un des plus ardents propagateurs de la vaccine, alors fort attaquée, et il écrivit sur ce sujet: De la vac-cine et de ses effets (Besançon 1813); Histoire impartiale de la vaccine (Besançon, 1831). On lui doit encore des mémoires sur les maladies épidémiques (1813); Sur l'influence de l'air at-mosphérique dans les épidémies (1820), etc.

BARRHEAD, village manufacturier d'E-cosse, près de Glascow. Filatures et fabriques le tissus, fonderies de fer, ateliers de machines, 5,000 ouvriers.

BARRI s. m. (ba-ri). Nom vulgaire du jeune verrat.

jeune verrat.

BARRI et non BARRIO (Gabriel), humaniste et géographe italien, né dans les Calabres, au xvie siecle. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, et il a fait preuve de beaucoup de savoir dans la composition de plusieurs ouvrages, tous écrits en latin. Le plus remarquable est intitulé: De antiquitate et situ Calabriæ (Rome, 1571), qui a été publié dans plusieurs grands recueils, et qu'on a attribué au cardinal Sirlet et au cardinal Santorio. Citons encore Pro lingua latina (1554), De æternitate urbis, etc. (1570). Un des traits les plus curieux qui caractérisent ce savant, c'est la profonde horreur que lui inspirait sa langue maternelle. Dans son livre De antiquitate, il lance des imprécations contre quiconque serait tenté de le traduire en italien.

conque serait tenté de le traduire en italien.

BARRI (Giacomo), peintre et graveur, né vers 1630, travaillait à Venise vers 1670, et mourut après 1684. Melchiori le place comme peintre parmi les imitateurs du Titien, du Tintoret et de Paul Véronèse; mais on ne connaît aujourd'hui aucun tableau de sa main. Il a exécuté deux gravures à l'eau-forte, d'après Paul Véronèse: l'Adoration des bergers et la Madeleine arrosant de parfums les pieds du Christ. Mariette cite une troisième estampe, d'après Filippo Gherardi, la Sibylle montrant à Auguste la Vierge mère, estampe signée : Giacomo Barri Francese (Jacques Barri, Français). Barri est auteur de l'ouvrage suivant, dont les exemplaires sont indiqués les chefs-d'œure des peintres les plus célères, que l'on conserve dans les différentes villes de l'Italie... (Viaggo pittoresco, etc., Venise, 1671, in-12). Ce livre a été traduit en anglais par W. L. (William Lodge, Londres, 1679, in-8°).

BARRIA (Bahr-Abad), partie centrale de

BARRIA (Bahr-Abad), partie centrale de Arabie, comprenant le Nedyed et les déserts oisins.

BARRIA (Bahr-Abad), partie centrale de l'Arabie, comprenant le Nedyed et les déserts voisins.

BARRIAS (Félix-Joseph), peintre français, né à Paris en 1822. Son père, qui était peintre sur porcelaine, lui apprit les éléments du dessin. Il passa ensuite à l'école de M. Léon Cogniet, et remporta le premier grand prix de Rome en 1844. Il avait exposé, en 1840 et 1841, des portraits en pied; l'année méme où il obtint le prix, il fit paraître au Salon d'autres portraits et un tableau religieux: l'Education de la Vierge. En 1847, il envoya de Rome une Sapho, une Jeune Indienne portant des fleurs et une Fileuse d'Abvito; ces peintures lui valurent une médaille de 3me classe. Ses tableaux de 1849: les Sirênes et Soldat gaulois et sa fille, prisonniers à Rome, furent remarqués; mais ce fut au Salon de l'année suivante que parut l'ouvrage qui devait fonder la réputation du jeune artiste : les Exilés de Tibère. Cette belle composition, comprise parmi les envois des élèves de l'école de Rome, et qui appartient par conséquent à l'Etat, fut accuellie par des éloges unanimes: la franchise de l'exécution, l'habileté du coloris, la vigueur des attitudes, l'heureux ajustement des draperies, l'expression mélancolique des figures, tout dénotait dans cette page un goût sûr et de sérieuses études, et promettait à la France un bon peintre de plus. M. Félix Barrias obtint une médaille de 1º classe pour ce tableau, qui, nous devons le dire, est resté son œuvre capitale. En 1852, il n'exposa que des portraits; en 1853, un tableau assez ordinaire, représentant Dante Alighieri. Les Exilès de Tibère reparurent à l'exposition de 1855, pour le plus grand honneur de l'auteur, qui remporta à ce concours européen une médaille de 2me classe. Il exposa, en même temps, une autre composition instorrique, les Pélerins se rendant à Rome, pour le jubilé de l'an 1300, bien inférieure aux Exilés, et une excellent portrait de femme. Les ouvrages que M. Barrias a envoyés depuis aux salons n'ont rien ajouté à sa réputation. Nous citerons seulement, pour mê

laboration avec M. Gosse, les Eléments, les Saisons, les Mois, etc., au grand hôtel du Louvre; quatre tableaux dans la chapelle de Saint-Louis, à l'église Saint-Eustache; cinq tableaux dans la chapelle de la Vierge, à l'église Sainte-Marie de Clignancourt; une grande composition de 6 mètres de long sur 6 mètres de haut, représentant l'Impératrice Eugénie plaçant l'Œuvre des jeunes ouvriers sous le patronage de la Vierge, dans la chapelle de la maison Eugène-Napoléon, au fau-bourg Saint-Antoine; la Picardie appellant les Arts à orner le musée d'Amiens, plafond de l'escalier de ce musée; la Gloire couronnant les grands hommes picards, plafond du dôme du même établissement, avec quatre pendentifs représentant les Artistes, les Poètes, les Savants et les Guerriers de la Picardie, et quatre figures en camaïeu: l'Art, la Poésie, la Science et la Patrie. N'oublions pas, dans un autre genre, les dessins élégants, délicats, d'un sentiment bien antique, qui ont été faits par M. Barrias pour les éditions elzéviriennes d'Horace et de Virgile, publiées par Firmin Didot. Un dernier renseignement: M. Barrias a été décoré à la suite de l'exposition de 1859.

BARRICADANT (ba-ri-Ka-dan), part, présent de la faits par M. Barrias pour les destines de l'exposition de 1859.

BAR.

BARRICADANT (ba-ri-ka-dan), part. prés. du v. Barricader: La mère, voyant l'entrée faite, tomba devant l'ouverture en travers, BARRICADANT la brèche avec son corps. (V. Hugo.)

BARRICADE S. f. (ba-ri-ka-de — Au premier abord, ce mot semble venir de barre, barrer; mais la plupart des étymologistes le tirent de barrique, et s'appuient sur les Mémoires de la vie de J.-A. de Thou, t. XI, liv. II, p. 93 (La Hayo 1740), où il est démontre que la Journée des barriçaes peritson nom des tonneaux ou barriques avec lesquelles on avait barré les rues. C'est à dessein que nous soulignons aussi ce dernier mot, parce qu'on sait que, dans ces fameuses journées, les moyens de résistance consistaient à barrer avec des chaînes tendues les rues et les ponts de la capitale. C'est donc une étymologie douteuse, à l'appui de laquelle, toutefois, parait venir le verbe barriquer. (V. ce mot.) Barrière destinée à arrêtor l'ennemi dans les rues ou dans un passage étroit, et formée de divers matériaux entassés : Faire une Barricade. Construire des Barricades. Enlever une Barricade. Construire des Barricades. Enlever une Barricade. (Barriques-uns consentivaient à voir tendre des chaînes et faire des Barricades, pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle. (La Bruy.) Les Français savent construire des Barricades, ils ne savent pas élever des barrières. (Lord Chesterfield.) A la journée des Barricades, Henri III et le duc de Guise restèrent au-dessous de leur position : l'un faillit de cœur, l'autre de crime. (Chateaub.) Louis-Philippe ne monta sur le trône qu'en revenant de l'Hôtel de Ville, et en passant sur les Barricades. (Peyrat.) Nous prenons chacun un fusil, et nous nous postons derrière une Barricade. (G. Sand.) En France, le peuple ne sait qu'elever des Barricades, le gouvernement ne sait que construire des prisons. (E. de Gir.) On a fait des Barricades contre la monarchie ; n'en fera-t-on jamais contre la bureaucratie? (E. de Gir.) BARRICADE s. f. (ba-ri-ka-de -

Jusqu'au front des maisons montaient les barricades, Dans un cercle de fer la cité s'enfermait. Mac de Girardin.

La morne barricade, au coin de chaque rue, Monte et vomit la mort de partout à la fois, V. Huco

— Par anal. Obstacle naturel : L'Angle-terre s'est emparée des ties Lucayes, lonque BARRICADE qui ferme le golfe du Mexique. (V. Hugo.)

(V. Hugo.)

— Opposition, difficulté: Le roi était poussé

— Douvois, esprit audacieux, accoutume de
puis long temps à forcer toutes les BARRICADES.
(L'abbé de Choisy.)

(L'abbé de Choisy.)

BARRICADES (JOURNÉES DES). Bien que les barricades aient joué un grand rôle dans toutes nos révolutions, l'histoire a néanmoins spécialement consacré le nom de Journées des barricades aux événements qui s'accomplirent le 12 mai 1588 et les 26 et 27 août 1648. Il est facile de se rendre compte de cette distinction: dans ces dernières circonstances, les barricades furent le drame tout entier, qui en prit le nom, tandis que dans nos révolutions modernes elles ne présentent qu'une face des bouleversements auxquels elles ont servi de prélude; accessoire caractéristque, il est vrai, mais qui s'efface devant la grandeur tragique du dénoûment.

1. — En 1588, la Ligue était arrivée à l'apo-

mais qui s'enace devant la grandeur tragique du dénoûment.

1. — En 1588, la Ligue était arrivée à l'apogée de sa puissance, et, disons-le, de son insolence : son chef, le duc Henri de Guise, sous prétexte de catholicisme et d'orthodoxie, ne visait à rien moins qu'à réduire Henri III au rôle de roi fainéant, et à ressusciter Charles Martel. Le faible Henri, plus richement doué sous le rapport de l'intelligence que sous celui de la résolution et de l'initiative, voyait crottre le danger tous les jours, mais ne prenait que des mesures impuissantes pour le prévenir ou l'étouffer. La colère et l'exaltation du fanatisme montaient cependant de plus en plus au cœur de la faction des Seize, qui s'emportait en violentes invectives contre les favoris, d'Epernon surtout, et qui n'épargnait pas le

roi dans ses pamphlets pleins de fiel, d'injurcs et de menaces. Henri III avait eu beau éloigner de la capitale les principaux chefs des ligueurs et le duc de Guise lui-même; ceux-ci n'avaient de la capitale les principaux ceux-ci n'avaient et le duc de Guise lui-même; ceux-ci n'avaient rien perdu de leur influence sur l'esprit de la population parisienne, toute dévouée aux intérêts des Seize, intérêts hypocrites et criminels, car ils servaient de pseudonyme à l'ambition de Philippe II, et cachaient les plus exécrables desseins contre le pays, auquel les Seize ne prenaient pas même la peine de déguiser les sacrifices de sang, d'argent et de liberté qu'on allait exiger de lui. Pour le triomphe de cette abominable cause, la présence du duc de Guise était nécessaire à Paris, où, par ses ordres, les ligueurs avaient tout préparé pour le coup qu'il méditait; mais leurs projets furent découverts; le roi nit apporter ostensiblement des armes au Louvre et manda quatre mille Suisses, qui était déjà à Gonesse, rétrograda jusqu'à Soissons. Cependant il n'était pas homme à abandonner un dessein caressé depuis si longtemps, et, puisque la ruse et les complots avaient échoué, il se décida à entrer dans Paris la téte haute, à la face du soleil; projet hardi, mais dans lequel il était sercitement encouragé par Catherine de Médicis elle-même, dont la profonde clairvoyance, sais doute affaiblie par l'âge, fut mise alors en défaut. Le malheureux Henri III, trahi par sa propre mère, était incapable de prendre par lui-même une résolution hardie et décisive. Le 24 avril 1588, il envoya M. de Bellièvre à Soissons pour tàcher de négocier avec les Guises; mais le duc ne répondit que par des remontrances hautaines sur les troupes étrangères que le roi avait fait entrer dans Paris, et il annonça son intention d'aller en personne se justifier auprès du roi des accusations que ses ennemis portaient contre lui. Lorsque Bellièvre lui eur rapporté cette réponse, Henri le renvoya aussitôt à Soissons, porter au duc la défense formelle de revenir à Paris. Bellièvre, chargé des instructions contradictoires de la reine mère, s'acquitta mollement de sa mission, ou bien le duc feignit de ne pas comprendre, et, le lundi 9 mai, vers midi, il fit son entrée dans Paris par la porte Saint-M

ils regardaient M. de Guise. 

Le duc alla descendre chez la reine mère, 
a l'hôtel de Soissons, près de Saint-Eustache. 
A son aspect, la reine mère palit et fut prise 
d'un tremblement nerveux; mais elle se remit 
bientôt, et elle envoya prévenir le roi qu'elle 
allait conduire au Louvre le duc de Guise. 
Henri III entra en fureur: « Il est venu! s'écria-t-il; par la mort-Dieu! il en mourra! 
Avant que ce serment homicide s'accomplit, le 
roi devait dévorer bien des humiliations.

Avant que ce serment homicide s'accomplit, le roi devait dévorer bien des humiliations.

Lorsque le duc entra au Louvre avec la reine mère, les Suisses formaient la haie, les archers se tenaient dans les salles, et une foule de gentilshommes étaient rangés dans les appartements qu'il fallait traverser. L'air morne avec lequel on reçut ses politesses frappa le duc, et il sentit une frayeur soudaine l'envahir : ce n'était pas sans motifs, car, dans ce moment même, la vie et la mort du chef de la Ligue étaient débattues dans le cabinet du roi. A l'aspect du duc, celui-ci blémit et se mordit les lèvres de colère :-Je vous avais fait dire que vous ne vinssiez pas, lui dit-il. • — « Sachant, repartit le duc, les calomnies dont on me noircissait auprès de Votre Majesté, je suis venu me remettre entre ses mains et lui demander justice des accusations de mes ennemis. Je ne serais cependant pas venu si j'en eusse reçu une défense expresse. Ces derniers mots amenèrent une explication assez vive entre le roi et Bellièvre, qui avait reçu des instructions précises à cet égard. La reine mère, effrayée de la colère qui paraissait sur le visage de son fils, le prit à part et lui expliqua que la moindre violence faite au duc exaspérerait le peuple, assemblé en foule devant le palais. Guise saist le moment, prétexta la fatigue du voyage, salua le roi et sortit. Le lendemain, il se présenta de nou-